BARREAU AVOCATS TOULOUSE

DISCOURS DE LA 161EME RENTRÉE SOLENNELLE (PRONONCÉ LE 17 JUIN 2022) PAR MONSIEUR KAMAR-ERIC HADI, PREMIER SECRÉTAIRE MÉDAILLE D'OR PRIX ALEXANDRE FOURTANIER

« Liberté, éloge funèbre »

Liberté, éloge funèbre

Ma muse, mon élégante, mon unique,

Quel honneur tu me fais,
A moi pauvre diable,
A moi jeune insolent que l'on plaça ici,
De porter ton digne verbe devant tous aujourd'hui,

Dans cette antique Grand'Chambre,
Théâtre d'un demi millénaire,
Où rouge et noir s'éclairent,
Où rouge et noir se chambrent

Par la Grâce de l'ineffable, tu m'extirpes du sort des pleureuses à gage,

Devant les hommes de robe, les alcades et les rhéteurs,
Devant les acteurs, ceux qui se drapent de ton nom,
Devant ceux, promis à toi, devenus prévaricateurs,
Devant certains des traitres qui t'ont vendue,
Et quelques-uns des lâches qui t'ont renié,

Tu me permets de prononcer,
Ton éloge funèbre, Ô liberté.

Rappellerais-je tes dons innombrables, pures et précieux au commencement ?
Source fraîche du paradis, tu coulais en nous, nous baignions en toi,
Jamais tu ne te refusais,
Nous allions et venions ensemble, bienheureux,
Nous pensions sans peur,
Nous parlions sans honte,
Nos corps dignes, inviolables,
Nos âmes en équilibre,
La délectation de ton sein gorgeait sans fin nos existences,
De ta douceur, de ton abondance, nos êtres, tous égaux, exultaient Ô liberté.

Tu étais le trésor qui nous berçait au sommet des cieux, par-dessus les secondaires vertus,

Ivres de ta beauté,
Vibrants de cette faim que tu comblais sans cesse,
Nous flottions béats d'allégresse,
Qu'elle était douce la morsure de ta fidélité.

Et puis…

Est venu le jour…

Le jour du piteux esprit.

Ce jour où, saisi par la fulgurance immonde de son unique égo,
Imaginant pour toi le plus tragique des desseins,
Un seul trompa tes désirs pour assouvir les siens.

Ne nous repoussant jamais, tu te laissais faire.

Et ce jour froid,
Celui du piètre genie,
Les maigres mortels découvraient le pouvoir triste,
Par leur main tremblante,
De te rendre à leur guise bonne ou mauvaise, droite ou boiteuse,
Royale ou lamentable.

Cette faculté de pandore,
Ils en ont usé, les sots.

Aux prémices de cet âge d'ombre,
Leur joug te blessait,
Mais restaient malgré tout la décence et la raison,
Garde-fou de l'humanité, derniers remparts de la perdition.

En ce temps-là, seuls tes usages sombres,
Se voyaient plissés,
Je parle là de ceux qui, à l'évidence,
Rendaient le bien commun froissé.

Et puis…

Et puis ensuite…

Perversité des uns, médiocrité des autres,
Avidités des cimes où les chétifs se vautrent,
Dans ce roulement infernal, ce glissement mort,
Les contusions de ton carcan devenaient plus profondes,
Les ouvertures plus larges,
Desquelles tes sanglantes larmes,
S'écoulaient en trombes.

Mais…

S'ils t'ont sans cesse meurtrie,
Si petit à petit, ils t'ont placée dans l'oubli,
Ô liberté leur cruauté,
Je ne pouvais l'imaginer ainsi,
Que celle dont ils ont fait preuve depuis deux ans et demi…

Comme je fus saisi,
Dans ma chair,
Dans mon esprit,
Lorsque ... face à cet ennemi inédit,
Les notes de guerre,
Furent jouées,

Non contre lui,
Mais contre toi, Ô Liberté.

Panique, frénésie, contrainte,
La mélodie était lancée ;

Dogme, hérésie, astreinte,
Elle était fracassante ;

Discordances, contradictions, et pourtant sanctions
C'est à peine si j'osais te regarder.

Je te voyais te tordre sous la douleur,
Hantés par la haine, ce rejeton ignoble de la peur,
Ils te disaient dangereuse, néfaste, cause de malheur.

De ton nom ils riaient, à ta vue, ils criaient,
Marmots et vieillards, tous, surtout les rebelles,
Bâillonnés, vissés au cachot de leur perfide morale,
Ce cachot où manquait à l'appel,
Ceux d'en haut, visibles et laids.

Puis l'horreur, a laissé place à l'effroi,
Lorsque je vis venir,
Celui qui, prétendant t'embrasser te serra, t'étouffa.

Ce n'était pas la main d'un homme, non
Ce n'était pas la force d'un tyran,

C'était ce vice…

Ce vice que la nature elle-même désavoue,
Monstrueux, il sorti de la Bête en agonisant,

Dans la pestilentielle boue, il alla rampant,
Maculant les pensées de sa puante fausseté.

Ce vice… nommons-le !

Servilité.

Il a pillé ton éternel état de nature Ô liberté,
Il a fait ployer ta délicieuse expérience sous son pu,
Il a brisé tes milles vertus, a dégrafé ton manteau pur,
Il a souillé tes entrailles nues…Ô liberté.

Que j'étais effondré, rompus, vidé,
Devant cette danse macabre des funestes masqués,
Dociles sous l'orchestre damné.

Ils étaient devenus fous.

Ils, c'est vous !

Ils, c'est moi…

Nous acceptions tout, venu des maudits rois.

Je voulais leur dire,

Ô mortels, Ô douces âmes,
Quels sortilèges planent sur nos êtres,
Quels mauvais anges règnent en nos têtes à tel point que nous soyons si prompts à accepter l'infâme.

Mais je me taisais moi,

Coupable sous silence.

Aujourd'hui ils regrettent,
Ils ne sont pas fiers,
Ils déterrent ta marionnette,
Te miment pour mieux t'achever.

Mais ce n'est plus toi… je le sais,
J'ai vu où tu t'en es allée.

Alors, face à l'horizon noirci,

Je veux te suivre,

Partir, m'enfuir, et vivre,
Vers toi pour qu'encore tu m'enivre,
Que tu m'enlace, que tu me livre,
Á tes caresses de soie,
Le corps noble, l'esprit grivois,
Que tu me laisses Ô Liberté,
Demeurer auprès de toi,

M'assoupir au creux de tes mains,
Laisser ton voile défaire les nœuds,
Tressés de griffes et poings humains,
Entendre ton rire, tes chants, tes vœux,
Apaiser les marques de Caïn.

Berce mon âme, soutiens moi demain,
Moi que tu as placé là, insolent devant les siens,
Laisse-moi la chance de te ressusciter,
Ô toi qui m'est si chère, toi douce Liberté !